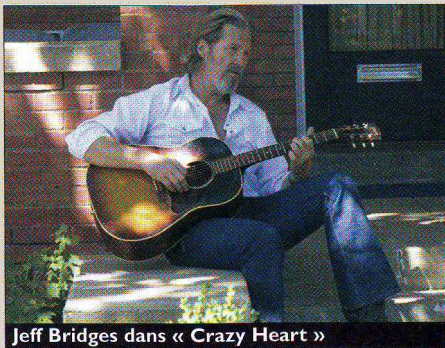


KEVIN COSTNER, JEFF BRIDGES ET HUGUES AUFRAY

Des écrans à la scène, la country a le vent en poupe ! L'acteur Kevin Costner lui-même s'y est mis ; il était en concert à Paris le 22 février avec son groupe Modern West. Sorti hier sur nos écrans, « Crazy Heart », de Scott Cooper, raconte la rédemption d'un chanteur de country. Ce long-métrage a cartonné aux Golden Globes : Jeff Bridges y a décroché le prix du meilleur acteur et « The Weary Kind », de Ryan Bingham et T-Bone Burnett, celui de la meilleure chanson originale. De quoi redonner envie d'écouter de la country. Cette musique américaine n'est pas que festive. Mélancolique, apaisante, sentimentale, nourrie d'accords de guitare, de mandoline et de banjo, elle célèbre la vie quotidienne. « C'est de la chanson domestique, au sens de domus, la maison », explique le chanteur Hugues



Jeff Bridges dans « Crazy Heart »

Aufray. La première a notamment remporté le CMA (Country Music Award) de la meilleure chanteuse en 2009 ; le second est le compositeur et sensuel interprète de « Bad Things » le générique de « True Blood », dernière série à succès de la chaîne HBO. C. D. et E. L.

Aufray, le plus country de nos chanteurs. Pour elle, les cow-boys sont forcément des redneck, des racistes qui ont tué les Indiens. Alors que le cow-boy, c'est le garçon qui garde les vaches ! Et la country, la musique de la campagne ! Aux États-Unis, elle s'écoute dans le Midwest mais ne se danse plus, ou alors en couple. « A New York, on regarde ça de haut, concède Georges Lang, animateur depuis vingt-cinq ans de l'émission « WRTL Country », sur RTL. Même dans le Tennessee, à Nashville, la Mecque de la country, une radio avait lancé le slogan : Admit it, you'll love it " [« L'essayer, c'est l'adopter », NDLR], car il faut déculpabiliser les gens d'aimer la country. » En France, paradoxe : hormis de classiques références à John Wayne, Clint Eastwood et les Indiens, les aficionados se moquent bien de l'Amérique. Bush/Obama ? C'est le cadet de leurs soucis. « La country, ça aurait été russe, pour moi, c'était pareil ! », lâche Martine, 57 ans, professeur des écoles à la retraite qui pratique depuis un an, « Les classes populaires ne se rendent peut-être pas compte qu'aux États-Unis cette danse est vraiment associée à l'Américainne et conservatrice, analyse Nicole Bacharan. Si la country marche si bien en France et si les Américains ont réussi à répandre leur mode de vie dans le monde, c'est que leur culture est juste fun ! Elle fait appel à l'enfant en chacun de nous. » Un grand enfant qui retrouve le plaisir de se déguiser, le désir fou de vivre une autre vie. Le costume, c'est le signe extérieur de la « countrytude ». Et le Stetson, les santiags et le jean, les pièces incon-

tournables du vestiaire. « Des santiags ? J'en ai une paire de noires, une de marron, une de beiges, une blue jean », énumère Carmen, tout sourire. Les plus passionnés osent le bolo (la cravate américaine, une sorte de lacet autour du cou), les pointes de col de chemise en métal

Au quotidien, tous gardent dans leur tenue quelque chose du Tennessee. « Au bureau, avec leurs santiags et leurs boucles de ceinture, ils se reconnaissent entre eux comme les moutons », explique Jean Chauveau. Les danseurs country forment une caste aussi. »



René et sa femme

et les éperons, qui sont à leur garde-robe ce que le tuning est à la voiture. C'est quand même un budget. « Jen ai presque pour 1 000 euros sur moi, avoue Eric. Ça va vite... » Certaines malignes profitent de l'engouement actuel de la mode pour le style western et, pendant les soldes, enrichissent leur panoplie à petit prix.

Nouvelles bacchanales

Le sociologue Michel Maffesoli (1) a étudié les nouvelles tribus. « Le phénomène country n'est qu'une des manifestations du retour du festif », estime-t-il. Tous les trois cents, quatre cents ans, la société changerait de paradigme après être arrivée à saturation : selon lui, la figure de Dionysos a supplanté celle de Prométhée ; désormais, la pulsion animale a pris le pas sur la raison. « Je ferais remonter ce changement aux années 1950, avec l'invention du design, l'esthétisation de la vie quotidienne, poursuit-il. Après les révoltes de jeunesse de la fin des années 1960, le festif s'est un peu perdu. Il est revenu en force dans les années 2000 : tout est bon aujourd'hui pour s'éclater. » Ras-le-bol du travail et du rationnel, caractéristiques de la modernité, place aux nouvelles bacchanales ! Mais en restant toujours correct : pas question, pour les accros à la country, d'oublier l'étiquette de la piste. A écouter le sociologue, ces danseurs acharnés seraient donc... postmodernes. Des pionniers en quelque sorte ! CÉCILE DEFFONTAINES

et ELODIE LEPAGE

(1) « L'Ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie », par Michel Maffesoli, CNRS Editions, 2010.